# Théâtre Français. *Amphitryon*.

Il n'est pas bien certain qu'il y ait jamais eu un Amphitryon ; ce qui n'empêchait pas que du temps de Pausanias il y eût des gens qui montraient à Thèbes les débris de la maison qu'Amphitryon avait habitée avec sa femme : il y en avait même qui croyaient savoir, et qui osaient assurer qu'Amphitryon était mort avec Aclmène. Ce Pausanias, à qui l'on a fait de si beaux contes, est un voyageur ; et, en cette qualité, il a droit de mentir, ou du moins de croire, ou du moins de croire eux rapports des gens du pays : il parcourut la Grèce du temps des Antonins, lorsqu'elle était déjà dépouillée par les Romains de ses plus beaux monuments. Nous avons son voyage écrit en grec, qui était sa langue naturelle ; on y trouve beaucoup de généalogies, de traditions, d'antiquités, la plupart fort suspectes ; c'est leur moindre défaut : on leur pardonnerait si elles étaient amusantes. Les savants estiment beaucoup l'ouvrage parce qu'il est ennuyeux : Pausanias est un des auteurs qu'ils citent le plus souvent.

Dans la comédie latine de Plaute, ce ne sont pas, comme chez Molière, cinq gros diamantas, c'est une coupe dont Amphitryon, vainqueur, fait présent à son épouse Alcmène. Cette coupe est devenue un sujet de dispute parmi les savants, et peut-être en était-il de cette coupe comme de la dent d'or sur laquelle nos érudits composèrent des volumes avant de savoir qu'elle n'existait pas.

Mad. Dacier, dans ses remarques sur *Amphitryon*, cite un historien nommé Charon de Lampsaque, et nous donne, comme d'après lui, une description de la coupe : elle doit être exacte, puisque ce Charon prétendait l'avoir vue. « La coupe, dit cette illustre dame, était longue, un peu évidée par le milieu, et elle avait les bords un peu renversés. » Je ne sais si cette savante n'avait pas aussi l'esprit un peu renversé quand elle fit cette note ; car ce Charon de Lampsaque, qui vivait quatre cent soixante-dix-neuf ans avant J. C., n'a rien écrit qui nous soit parvenu. Athénée, écrivain bien postérieur, et qui avait vu les ouvrages de ce Charon de Lampsaque, nous apprend que cet historien se vantait d'avoir vu à Lacédémoue cette merveilleuse coupe, mais qu'il n'en a point fait la description. C'est dans Athénée et dans Macrobe, auteur latin du temps de Théodose, que Mad. Dacier a puisé la description qu'elle nous donne comme étant de Charon de Lampsaque ; et encore cette description n'est-elle pas précisément celle de la coupe d'Alcmène : c'est la description de la forme du vase appelé par les anciens *carchesium*. Il est bien vrai que Pherecyde et Hérodore d'Héraclée prétendent que le vase donné par Jupiter à Alcmne, était un *carchesium*: mais malgré tout ce que peuvent avoir d'imposant les noms très harmonieux de ces deux savants, on peut douter si la coupe n'avait pas plutôt la forme de celle que les Latins appelaient *patera*. Je n'étale cette érudition que pour m'en moquer, car elle est inutile et insipide. Qu'importe la forme de la coupe, quand on n'est pas même sûr que Jupiter ait jamais fait présent d'une coupe à Alcmène. Les Grecs et les Romains étaient amoureux de ces niaiseries scientifiques, et c'était là la principale occupation des grammairiens.

Ce qui me semble bien plus curieux, c'est la triple lune qui faisait le principal ornement de la coiffure d'Alcmène, au rapport de Stace, auteur du poème de la Thébaïde, qui ne nous dit pas par quelle voie il avait appris cette particularité plaisante de la toilette d'Alcmène.

*Parvoque Alcmena superbit*

*Hercule, tergemina erinem circumdata luna*.

C'est-à-dire : « Alcmène, fière d'avoir donné le jour à Hercule, porte trois lunes dans ses cheveux. » Ces trois lunes désignaient les trois nuits employées par Jupiter à procréer un fils aussi bien condition qu'Hercule. Alcmène se faisait gloire de la naissance d'Hercule, et du temps que Jupiter a mis à le faire. Cet ornement était pour Alcmène un titre de noblesse, sans être pour Amphitryon un titre de déshonneur. J'ai dit que dans ce temps-là il n'y avait point de mari qui ne se tint déshonoré de partager sa femme avec Jupiter. Plaute et Molière ont traité le même sujet, dans un sens bien différent : Molière, d'après les mœurs de son siècle, n'a vu que l'aventure plaisante d'un mari berné ; Plaute, d'après l'ancienne superstition, n'a vu qu'une faveur de Jupiter qui avait bien voulu choisir la femme d'Amphitryon pour la rendre mère d'Hercule. Le seul comique de la pièce latin résulte de la ressemblance de Jupiter avec Amphitryon, et de Mercure avec Sosie, sans qu'il rejaillisse aucun ridicule sur le mari dont Jupiter fait momentanément les fonctions. Cette différence essentielle qu'aucun commentateur n'a remarquée, fait tomber toutes les comparaisons qu'on a voulu faire entre l'*Amphitryon* de Plaute et l'*Amphitryon* de Molière. Voici la seule conclusion qu'on puisse en tirer : la comédie de Molière vaut mieux pour nous que celle de Plaute ; la comédie de Plaute valait mieux que celle de Molière pour les spectateurs devant qui elle a été jouée. Plaute a fourni presque toutes les situations à Molière, et il ne faut pas faire un mérite au poète français du ridicule attaché de son temps à l'infidélité conjugale et à la disgrâce des maris.

Damas met un peu de tragique dans la jalousie d'Amphitryon, pour éviter qu'il ne soit avili par l'honneur que Jupiter fait à sa femme. Sur notre scène, un mari, dans le cas d'Amphitryon, fait une mauvaise figure, et voilà pourquoi Racine, dans son *Iphigénie*, n'a point fait paraître Ménélas. Mlle Leverd peut se regarder comme propriétaire du rôle d'Alcmène. Cette femme d'Amphitryon n'est pas un sujet d'envie pour les actrices : Mlle Leverd, dans ce rôle, paie de sa personne, et le fait valoir par une grande tenue et une belle représentation.

Geoffroy.